

Complainte

# COMPLAINTE NOUVELLE.

Air de la Complainte de Fualdès ou de la Magdeleine.

Jeunes gens et demoiselles  
Qui habitez Périgueux,  
Que des larmes de vos yeux  
Coulent au récit fidèle,  
Du crime d'un jeune amant  
Accusé d'enlèvement.

L'an mil huit cent vingt-quatre,  
Arriva de Montauban,  
Chef-lieu de département,  
Et dans un superbe fiacre,  
Un jeune homme, très-gaillard,  
Qu'on nomme Monsieur B..... *Billard.*

Surnuméraire des postes,  
Il se dit en arrivant,  
Et son brevet l'indiquant  
Au commissaire qui l'accoste;  
Il courut droit au bureau,  
Dans la maison Démarteau.

Son directeur lui demande,  
Aussitôt qu'il est entré,  
Voulez-vous être installé  
D'aujourd'hui ? Quelle demande !  
Je perdrais bien autrement  
Tout un jour d'appointement.

Ce ton fier et d'arrogance,  
Fit penser au directeur  
Qu'il cachait dedans son cœur  
Beaucoup trop de suffisance,  
Et qu'il finirait bientôt  
Par n'habiter qu'un cachot.

A son air si flegmatique,  
On n'aurait jamais pensé  
Que le sieur Montalbanaïs  
En amour eût la tactique,  
Dont je vais vous faire part :  
Écoutez, vous aller voir.

A la sortie de la messe,  
Au mois d'avril, l'an dernier,  
Il allait se promener  
Et courait avec vitesse,  
Quand suivant la rue de l'Oie,  
Il rencontre un beau minois.

Sa surprise fut extrême,  
Et s'arrêtant à l'instant ;  
Il lui dit fort joliment,  
Ma petite je vous aime,  
Et pour parler sans détour,  
Je sens pour vous de l'amour.

La jeune fille sans mot dire,  
Continuait son chemin ;  
L'autre lui dit je vois bien,  
Et je vous le dis sans rixe,  
Que votre cœur est promis  
A quelqu'un de ce pays.

Après un mois il s'enquête  
Des moyens de la revoir,  
Et perdant déjà l'espoir  
D'une si belle conquête,  
Il lui parvint à l'idée  
Qu'il fallait lui faire parler.

Aussitôt il se transporte  
Dans la rue de l'Abreuvoir,  
Il était plein de l'espoir  
Qu'on lui ouvrirait la porte ;  
Et que sur le champ Mion  
Ferait sa commission.

Il frappe donc à la porte,  
On lui cria, qui est-là ?  
Ayant répondu c'est moi ;  
Il le dit de telle sorte,  
Que Mion fort aisément,  
Reconnu le tendre amant.

Vous pouvez, lui répond-elle,  
Vous en retourner, monsieur,  
Car on doit être porteur,  
Quand on va pour voir la belle,  
De quelqu'argent : et je sais,  
Que vous n'en avez jamais.

Tout confus de l'aventure,  
Il s'en retourne aussitôt,  
En disant vieille Margot,  
Tu me le paieras je jure,  
Oui, tu la paieras Mion,  
Ou bien je perdrai mon nom.

Au bout d'un mois, trois semaines,  
Temps qui fut bien long pour lui,  
A l'approche de la nuit,  
L'air inquiet, la face blême,  
Il rencontre par bonheur  
L'objet si cher à son cœur.

Un moment il l'examine,  
Ne pouvant en croire ses yeux,  
Mais la reconnaissant mieux,  
Il change aussitôt de mine ;  
Et s'approchant, il lui dit,  
Il fait beau temps aujourd'hui.

La jeune fille étonnée  
De lui trouver tant d'esprit,  
Aussitôt lui répondit :  
C'est une belle journée ;  
Pourtant, monsieur, je crains bien  
Qu'il ne pleuve tout demain.

Leur conversation finie,  
Il fallut se séparer ;  
Mais se mettant à pleurer :  
Adieu donc, ma chère amie !  
Lui dit-il bien tendrement,  
Je suis votre cher amant.

Depuis ce moment terrible,  
Cette fille chaque jour,  
Sentait croître son amour,  
A tel point que sa famille,  
S'apercevant de cela,  
Lui dit un jour halte-là !

On la prend, on la renferme  
Sous un énorme verrou ;  
Ce n'était que par un trou,  
Et qu'une fois la semaine,  
Qu'on pouvait voir le tondron  
Qui se nomme aussi Mion.

Dans cet état d'esclavage  
Elle s'ennuyait autant,  
Qu'une femme de vingt ans  
Dans un état de veuvage,  
Mais aussi vous allez voir  
Qu'elle partit un beau soir.

Qu'il est vrai ce vieux proverbe ;  
La clef d'or ouvre partout :  
Car j'aurais parié mon cou  
Que sans ce métal superbe,  
On n'aurait point vu Mion  
Se sauver de sa prison.

Son amant qui s'inquiète  
De ne pouvoir lui parler,  
Pense que pour l'enlever,  
Il faut une bonne tête ;  
Aussi ne choisit-il pas  
Un imbécille pour ça.

Je ne puis messieurs et dames,  
Vous apprendre exactement  
Comment cet enlèvement  
Eut lieu : mais on dit qu'un âne,  
D'autres disent un hardot,  
L'emporta au grand galop.

La mère fort étonnée,  
Le matin en se levant,  
D'apprendre l'enlèvement  
De sa fille si bien gardée,  
Courut, vous saurez pourquoi,  
Chez le Procureur du Roi.

Monsieur, en entrant dit elle,  
Je viens pour vous dénoncer  
Un crime qui fait trembler  
Et me trouble la cervelle ;  
Vous pouvez, je le sais bien,  
Faire arrêter le coquin.

Le Magistrat lui demande,  
De quel crime s'agit-il ?  
Hélas ! grand Dieu se peut-il  
Qu'un pays comme la France,  
Puisse, dit-elle, aujourd'hui  
Nourrir un si grand bandit.

Enfin, elle lui explique  
Comment, la dernière nuit,  
Un voleur s'est introduit,  
En passant dans la boutique,  
Jusqu'à la chambre gardée  
Où sa fille était couchée.

Qu'alors, profitant sans doute,  
De l'instant où l'on dormait,  
Malgré la pluie qui tombait,  
Tous deux s'étaient mis en route,  
Mais qu'elle connaissait bien  
L'auteur d'un si grand larcin.

Le Magistrat la console,  
Lui dit retournez-vous en ;  
Je vais mander à l'instant  
Le champion qui vous désole ;  
Et vous reverrai demain,  
L'objet de votre chagrin.

Une heure après se présente,  
Je ne dirai plus son nom,  
Pâle et tremblant comme un jouc,  
Il demande à la servante,  
S'il peut, sans indiscretion,  
Se présenter au salon.

Voyant aussitôt paraître  
Le Magistrat qui l'attend,  
Il éprouve un tremblement,  
Comme s'il eût eu la fièvre,  
Et d'un peu plus le garçon  
Tombait comme un sac de plomb.

Rassurez-vous, je vous prie,  
Et ne tremblez pas surtout ;  
Si j'ai dépêché Brigout,  
Ce n'est pas avec l'envie,  
Ni avec l'intention  
Que vous couchiez en prison.

Cependant la voix publique  
Qui se trompe rarement,  
Vous accuse en ce moment,  
Non d'un crime politique,  
Mais d'un crime différent  
Qui conduit droit au carcan.

Effrayé de la nouvelle,  
Il avoue que c'est bien lui  
Qui a, la dernière nuit,  
Fait disparaître la belle,  
Mais qu'il va, bien promptement,  
La remettre à ses parens.

Quoiqu'ici, dans cette ville,  
Son courage soit connu,  
Il ne croit pas superflu,  
En quittant les bords de l'Isle,  
Pour se rendre à Azerac,  
De s'armer de pied en cap.

Il se rend en conséquence  
Chez tous les arquebusiers,  
Les bouchers, les épiciers,  
Et les marchands de faïence  
Afin de leur emprunter  
Des armes pour s'en aller.

Dans deux heures et demie  
Il trouva neuf pistolets,  
Quatre sabres, deux briquets,  
Dont un lui sauva la vie,  
Un jour qu'il fut en champ clos  
Pour d'assez graves propos.

Il court, sans que rien l'arrête,  
Chez Déloge, voiturier,  
Et lui demande à louer  
Une espèce de charrette,  
Dont il fait un arsenal  
Trainé par un vieux cheval.

Il s'éloigne de la ville ;  
Mais quoiqu'armé jusqu'aux dents,  
Il craignit pendant long-temps  
Que les parens de la fille,  
Instruits qu'il était parti  
Ne courussent après lui.

Dans la plus grande impatience,  
On attendait son retour,  
Lorsqu'il arrive un beau jour  
Après quelque temps d'absence ;  
Mais la jeune fille hélas !  
Avec lui ne revient pas.

Vous allez, messieurs, me dire,  
Mais qu'est-elle devenue ?  
Si cette fille est perdue,  
Il n'y a pas de quoi rire ;  
Et c'est un événement  
Malheureux, assurément.

Je réponds, messieurs et dames,  
Que, quoiqu'éloignée d'ici,  
On fut instruit mercredi  
De la part de plusieurs femmes,  
Qu'elle était à Azerac,  
A deux lieues de Tourtoirac.

Jeunes filles de la ville,  
Sexe aimable, intéressant,  
Qu'un pareil événement  
Connu dans chaque famille,  
Dire ne vous fasse point,  
Garçons, vous ne valez rien.

Tous pleins de délicatesse,  
Ils savent vous estimer,  
Et savent trop vous aimer  
Pour qu'une telle bassesse  
Puisse habiter dans leur cœur,  
Croyez qu'ils ont trop d'honneur.